



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT — UN AN, 50 Centins

H. BERTHELOT, Redacteur

A. P. PIGEON, ADMINISTRATEUR
No 1786 Rue Ste-Catherine

Le Conte de Monto-Christin

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XVI

LE TROU DEVANT LES DETECTIVES

L'enquête sur la police touchant à sa fin les détectives résolurent de se mettre sérieusement à la recherche de l'assassin de Beltapet.

Le seul indice qu'ils avaient était les bottes sauvages que portait l'auteur du crime.

Chaque limier reçut instruction de filer tout individu chaussé de ces bottes primitives.

Il y avait bien des porteurs de bottes sauvages circulant sur le pavé de Montréal, mais c'était tous d'honnêtes et braves cultivateurs qui venaient y vendre leurs produits.

Il fallait chercher le criminel dans une autre classe de la société.

Il pouvait être trouvé dans la bande de la rue Jacques-Cartier ou parmi les voleurs qui opéraient dans le haut du chemin Papineau.

Après un mois d'actives recherches nos limiers s'accordèrent à dire qu'ils avaient fait buisson creux.

Ils laissèrent au hasard le soin de les mettre sur la piste du meurtrier.

Depuis quelques jours le Trou flânait entre l'hôtel-de-ville et le palais de justice.

Il semblait se la couler douce. Il fumait de bons cigares et faisait des visites spasmodiques aux auberges de la rue St-Paul, où c'était toujours son tour à payer les consommations.

Il y avait évidemment beaucoup de braise dans ses poches. Cette braise paraissait lui brûler les doigts et il s'en débarrassait au plus vite. De même



ARCAND

que les petits ruisseaux font les grandes rivières, de même les petits verres souvent répétés font des grandes soulades.

Un soir vers les neuf heures, le Trou s'était trouvé tellement éméché au coin de la rue Claude et de la rue St-Paul qu'il sentit comme Galilée la terre tournant sur ses pieds. Il dut se cram-



UNE VILAINE TROUVAILLE

BOWELL. — Faut-il être sans cœur pour abandonner cet enfant comme ça en plein hiver ! Mon Dieu ! que vais-je en faire ? Si j'élève ce petit braillard, il me fera mourir. Pas moyen de m'en débarrasser à présent. Faudra que je lui donne du poison. Ce sera là le remède.

La femme qui a fait le mauvais coup disparaît au coin de la rue.

ponner à un poteau de lumière électrique pour ne pas s'affaisser sur le neige.

Il leva les yeux au ciel et poussa une exclamation de surprise.

— Oh ! oh ! dit-il, qu'est-ce que cela veut dire ? Il y a deux lunes ce soir. Oui, je vois bien deux lunes au-dessus du dôme du marché Boursecour.

Il fut interrompu dans son monologue, en sentant une main l'empoignant au bras dans une étreinte vigoureuse.

Il se tourna de côté et se vit en face d'un gros policeman.

Celui-ci reconnut immédiatement un ancien client du recorder.

— Oh ! le Trou, un petit coup de cœur. Suis-moi à la station. Tu es trop plein pour passer la nuit debout accroché à ce poteau.

Le Trou répondit par des grognements entrecoupés de hoquets parfumés de l'arôme du vieux Molson.

— Tu fais le mal-à-main, reprit le constable. Attends un peu, mon Trou.

Le policeman prit son sifflet et déchira les échos de la nuit par plusieurs sons stridents et prolongés.

Deux constables accoururent à cet appel.

Le Trou fut charroyé par les quatre fers jusqu'au poste central.

Le lendemain matin vers huit heures, il avait complètement cuvé son whisky et il apprit par le tourne-clé que sa présence était requise dans le bureau privé des détectives.

Quelques instants plus tard, le prisonnier comparait devant un aréopage de limiers

— Attention, leur dit-il, je vois que vous avez envie de me pomper. Je sais que le Trou a les épaules larges.

Quel est le nouvel "indictement" que vous avez contre moi ?

Le président prit la parole.

— Écoutez, le Trou, dit-il, vous êtes toujours dans de mauvais draps. Votre soulade d'hier soir sera complètement pardonnée, si vous répondez la vérité aux questions que nous allons vous poser. Ça y est-il !

— C'est coq, envoyez fort, répondit le Trou, en lançant sur ses accusateurs un regard chargé d'ironie.

— L'enquête se faisait devant les trois plus habiles agents de la force, les détectives Arcand, McMahon et Lafontaine.



MCMAHON

Arcand, comme le doyen, posait les questions.

— Les cuites que vous faites depuis quelques jours ne se paient pas avec

des prunes. Où avez-vous pris l'argent pour organiser ces broches ?

— C'est de l'argent que j'ai gagné, si vous voulez le savoir.

— Gagné ? comment ça ?

— Au pitro, au bluff et autre jeux de cartes.

— Pouvez-vous nous dire les noms des perdants ?

— Il y en a plusieurs.

— Citez nous quelques noms pour notre édification.

— Il y avait un Italien.

— Comment s'appelle-t-il cet Italien ?

— Je ne m'en rappelle plus. C'est un nom insuckable. Les Canayens ne peuvent pas se rappeler ces noms-là.

— N'avez-vous pas joué avec un Russe ?

— Un Russe !

— Oui, un Russe du nom de Toriensieff.

— Ça se pourrait. Je connais un individu de ce nom là.

— N'étiez-vous pas en sa compagnie hier soir lorsque vous avez passé sur la rue Notre-Dame, près du coin de la rue Lamontagne ?

— Puisque vous m'avez vu. Je dois dire que oui.

— Où alliez-vous avec lui ?

— Chez un ami aussi, faire une petite partie.

— Cet ami ne demeure-t-il pas sur la rue Lamontagne ?

— Oui.

— Il s'appelle Batemi. C'est un Italien ?

— Je sais que c'est un ami de mon Russe. C'est pour ça que je suis allé chez lui.

— Est-ce chez lui que vous avez gagné l'argent que vous aviez sur vous lors de votre arrestation ?

— Je crois que oui.

— Donc c'est Batemi et le Russe qui ont perdu aux cartes ?

— Oui.

— Savez-vous quelle est l'occupation de vos deux amis ?



LAFONTAINE

— Je n'ai leur ai jamais demandé.

— Vous n'êtes pas curieux. Vos amis sont beaucoup plus coppés que vous.

— Vous savez que je n'ai pas la fortune d'un directeur du Pacifique.

(A suivre sur la 4ème page.)